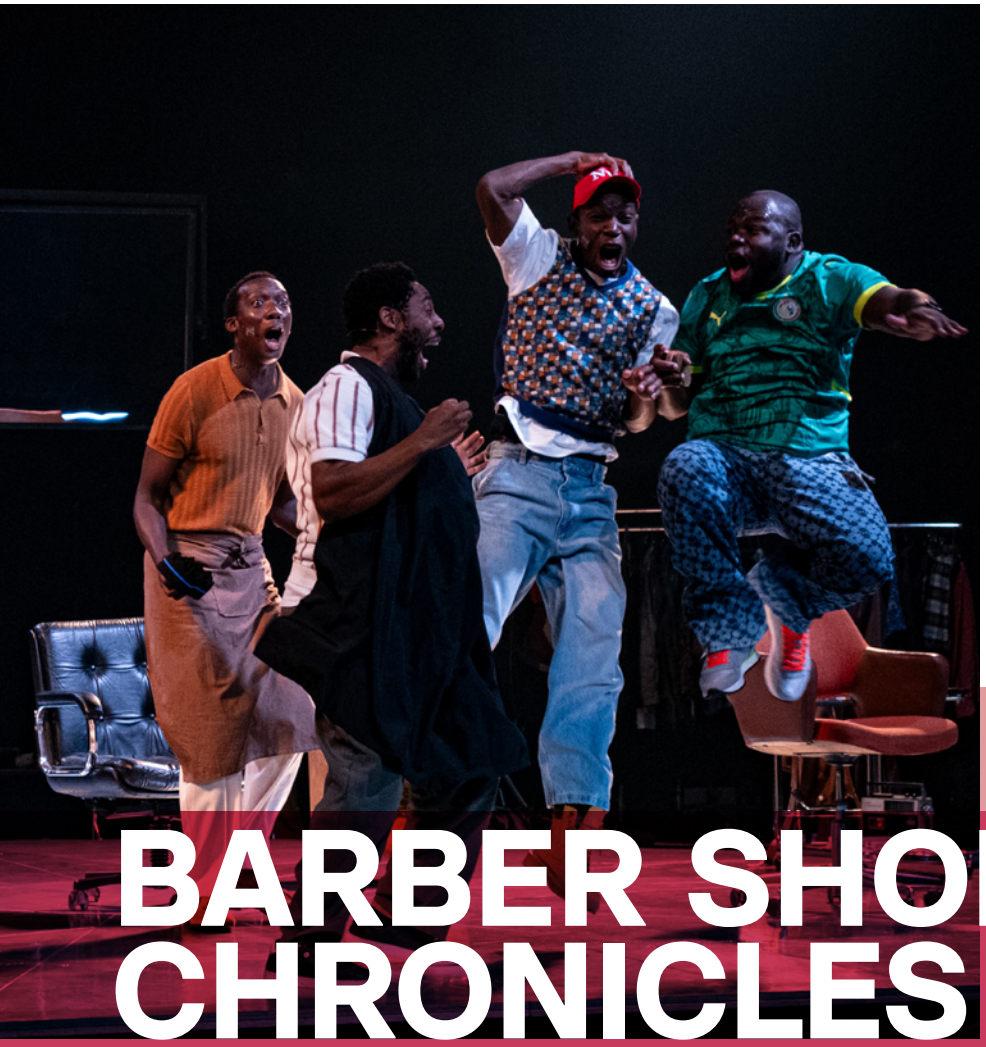


CRÉATION

# BARBER SHOP CHRONICLES

## INUA ELLAMS
## JUNIOR MTHOMBENI ET MICHAEL DE COCK

**Production** Théâtre de Liège, DC&J Création

**Coproduction**
KVS Koninklijke Vlaamse Schouwburg,
MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis,
Théâtre de Namur,
Théâtre Jean Vilar Louvain-la-Neuve,
Théâtre National de Strasbourg,
Le Volcan Scène nationale du Havre,
Bonlieu Scène nationale Annecy,
La Comédie de Valence CDN Drôme-Ardèche
TNDM - Teatro Nacional Dona Maria II Lisbon,
TNC - Teatre Nacional de Catalunya Barcelona,
Lliure Barcelona,
Piccolo Teatro di Milano teatro d'Europa,
Les Théâtres de la Ville de Luxembourg

**CRÉATION**
**THÉÂTRE DE LIÈGE**
**21 SEPTEMBRE 2025**

# Planning de tournée

**Saison 25/26**

**Du 21 au 27 septembre 2025** Première à Liège (Belgique) suivie de 6 représentations.
**Du 8 au 10 octobre 2025** Au Théâtre de Namur (Belgique).
**Du 15 au 19 octobre 2025** À la MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny (France).
**Du 4 au 14 novembre 2025** Au Théâtre National de Strasbourg (France).
**Les 3 et 4 décembre 2025** À la Comédie de Valence, Centre dramatique national Drôme-Ardèche (France).

**Saison 26/27 (en cours)**

KVS - Koninklijke Vlaamse Schouwburg (Belgique)
Théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve (Belgique)
TNDM - Teatro Nacional Dona Maria II à Lisbonne (Portugal)
TNC - Teatre Nacional de Catalunya à Barcelone (Espagne)
Le Volcan, Scène nationale du Havre (France)
Piccolo Teatro di Milano (Italie)
Les Théâtres de la Ville de Luxembourg (Luxembourg)
Bonlieu Scène nationale Annecy (France)

© Stef Stessel

# Distribution

**Avec** Priscilla Adade, Junior Akwety, BATGAME, Hippolyte Bohouo, Martin Chishimba, Salif Cissé, Yoli Fuller, Aristote Luyindula, José Mavà, Jovial Mbenga, Souleymane Sylla, Clyde Yeguete
**Texte** Inua Ellams
**Mise en scène** Junior Mthombeni et Michael De Cock
**Adaptation** Junior Akwety, Omar Ba, Caroline Gonce
**Traduction collective** effectuée par les étudiants de Master 1 en Traduction (ULiège) sous la direction de Valérie Bada (Centre Interdisciplinaire de Recherches en Traduction et en Interprétation)
**Scénographie et lumières** Stef Stessel
**Costumes** Marie Lovenberg
**Producteur et musicien** BATGAME
**Collaboration artistique** Caroline Gonce
**Dramaturgie** Gerardo Salinas
**Assistant à la mise en scène** Mehdy Khachachi
**Conseils chorégraphiques** Serge Aimé Coulibaly
**Régie générale** Baptiste Wattier
**Régie lumière** Antoine Fiori
**Régie son** Kevin Jaspar
**Régie plateau** Aristide Schmit
**Photos** Stef Stessel
**Construction décors et réalisation costumes** Ateliers du Théâtre de Liège

**Production** Théâtre de Liège et DC&J Création
**Coproduction** KVS - Koninklijke Vlaamse Schouwburg (BE), MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny (FR), Théâtre de Namur (BE), Théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve (BE), Théâtre National de Strasbourg (FR), Le Volcan Scène nationale du Havre (FR), Bonlieu Scène nationale Annecy (FR), La Comédie de Valence Centre dramatique national Drôme-Ardèche (FR), TNDM - Teatro Nacional Dona Maria II à Lisbonne (PT), TNC - Teatre Nacional de Catalunya à Barcelone (ES), Lliure – Barcelone (ES), Piccolo Teatro di Milano Teatro d'Europa (IT),
Les Théâtres de la Ville de Luxembourg (LU)
Avec l'aide du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge, Inver Tax Shelter
Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

Cette production a fait l'objet d'un accord de licence avec The Agency (London) Ltd, 24 Pottery Lane, London W11 4LZ. *The Barbershop Chronicles* a été produit pour la première fois par Fuel Theatre et The National Theatre (30 mai 2017).
La pièce originale *Chroniques du Barber Shop* de Inua Ellams est parue à L'Arche, dans une traduction collective dirigée par Valérie Bada.

**Durée : 2h10**
**À partir de 12 ans**
**Spectacle en français**

**Priscilla ADADE**
*Fiston*

**Junior AKWETY**
*Ibrahim / Rigobert / Plamedi / Pape*

**BATGAME**

**Hippolyte BOHOUO**
*Keeba*

**Martin CHISHIMBA**
*Malick / Tokunbo*

**Salif CISSÉ**
*Assane / Kweeni*

**Yoli FULLER**
*Nguessan / / Mamadou / Aladji / Thomas / Prospere*

**Aristote LUYINDULA**
*Samba / Brian / Zakaria*

**José MAVÀ**
*Yaya / Moussa*

**Jovial MBENGA**
*Abdoulaye / Adama / Yacouba*

**Souleymane SYLLA**
*Baptiste / Georges / Christian*

**Clyde YEGUETE**
*Arouna / Eding / Omar / Hazael*

© Stef Stessel

# Barber Shop Chronicles

Un jour, six villes, quelques coupes de cheveux et des milliers d'histoires

Pour de nombreux hommes africains et afrodescendants, le salon de coiffure est bien plus qu'un simple lieu pour se faire couper les cheveux. C'est un lieu de rassemblement, un espace de confidence, où les barbiers endossent la tunique de sage et où le salon se métamorphose en confessionnal. Dans ces lieux hors du temps, les tabous disparaissent, et l'exil, l'éducation, les filles, la religion, le football et la politique deviennent autant de sujets de discussion à bâtons rompus.
Dans une pièce qui traverse les continents, BARBER SHOP CHRONICLES invite à la découverte de six salons de coiffures dans six villes différentes (Kinshasa, Ouagadougou, Douala, Dakar, Abidjan et Bruxelles) lors d'une journée de finale de Ligue des Champions, et donne l'impression au public de surprendre les conversations – mêlant français, wolof, bambara, baoulé, diaoula… –, au rythme du vrombissement des tondeuses et des serviettes qui s'agitent.

Avec son écriture rythmée, drôle et percutante, Inua Ellams nous plonge dans la diversité des cultures africaines, à travers d'innombrables histoires du quotidien – des plus communes aux plus rocambolesques – et pose son regard éclairé les masculinités noires contemporaines.

Vive, enjouée et portée par une énergie communicative mêlant musique et envolées lyriques, l'adaptation de Junior Mthombeni et Michael De Cock célèbre la richesse de cultures trop souvent occultées.

# Biographies

© Danny Willems

**Junior Mthombeni** est metteur en scène de théâtre, acteur et musicien. Son travail est reconnu pour la puissance explosive avec laquelle il réunit les thèmes sociaux, la musicalité et la complexité de l'identité dans un théâtre contemporain et vibrant.

Depuis 2009, il est le directeur artistique du SINcollectief, avec lequel il a fait sensation avec des spectacles tels que *Troost* (avec le collectif de hip-hop NoMoBS), *Rumble in da Jungle* et *Reizen Jihad*. Ces productions ont porté sur scène des histoires métropolitaines, sans clichés, avec un style direct et complexe où la musique, le texte et les images se fondent dans un théâtre sensoriel.

Ensuite, en tant que créateur dans le collectif Jr.cE.sA.r, avec Fikry El Azzouzi et Cesar Janssens. Ensemble, ils ont réalisé les spectacles à succès *Malcolm X* et *Drarrie in de Nacht*.
Il a mis en scène, avec le directeur artistique du KVS, Michael De Cock, l'adaptation de Brel de *L'Homme de La Mancha* d'après le roman *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes.

En 2020, il a marqué les esprits avec *Dear Winnie,* une production internationale dans laquelle neuf actrices et chanteuses d'origine africaine ont rendu hommage à Winnie Madikizela-Mandela. Le spectacle, qui combinait danse, chant et témoignages personnels, s'est transformé en une célébration collective de la force féminine, de la volonté de survivre et de la résistance. La même année, il plonge dans ses racines musicales avec *Sangoma Flight*, une ode swing et mélancolique au blues. Dans *Who's Tupac ?* (2021), il bouscule le genre avec un talent show radical où de jeunes interprètes cherchent qui ils sont par rapport à une icône comme Tupac Shakur.

Avec *Vaderlandloos* (Stateless, 2021), Junior Mthombeni a créé son œuvre la plus personnelle à ce jour. Dans ce solo, il entrelace l'histoire de son père sud-africain, de sa mère originaire de Malines et ses propres expériences en tant que fils de deux mondes.

En 2023, lui et Jr.cE.sA.r ont présenté le spectacle *R.I.S.A. (Reckless Idiots Seeking for Absolution)*, une ode acerbe et humoristique au rire comme stratégie de survie.

En 2024, il a travaillé avec Gerardo Salinas à Barcelone sur la performance *WTF* au Teatre Nacional de Catalunya. WTF est une réflexion audacieuse et engagée sur l'identité, les privilèges et l'aveuglement social, présentée comme un collage brut de langage, de rythme et de confrontation. En 2024 toujours il crée *Burning City*, une production de SOCHA, la plateforme artistique urbaine que Junior Mthombeni a fondée avec le musicien et écrivain Tom Kestens.

Junior Mthombeni reste fidèle à une conviction fondamentale dans toutes ses œuvres : le théâtre n'est pas un miroir, mais un moteur de changement. Ses performances ne visent pas seulement à émouvoir, mais aussi à interpeller, à questionner et à bousculer.

© Danny Willems

**Michael De Cock** est auteur, metteur en scène, acteur. Il est directeur artistique du KVS depuis 2017.

La liste des publications de Michael De Cock compte aujourd'hui une vingtaine de titres qui ont du succès sur le marché international du livre. Depuis 10 ans, il s'est aussi attelé à l'écriture de scénarios. Ainsi, il a adapté la pièce de théâtre *Achter de wolken* (*Par-delà les nuages*) en scénario pour le long métrage que Cecilia Verheyden a réalisé. En 2018, la version cinématographique de la série de livres *Rosie en Moussa* par la réalisatrice Dorothée Van Den Berghe a conquis les cœurs de nombreux cinéphiles. Le film a également remporté un ENSOR (meilleur film jeune public) et a été élu meilleur film pour enfants par Cinekid.

Ses livres ont été publiés dans plus de dix langues. Depuis une vingtaine d'années, il écrit sur la migration et l'Europe. Dans le paysage socioculturel flamand, il peut être considéré comme l'un des experts en la matière. Avec le photographe Stephan Vanfleteren, De Cock a voyagé le long des frontières de l'Europe pour le livre *Aller / Retour*, que Dorothée Van Den Berghe a également adapté au grand écran en 2021.

Michael De Cock a suivi une formation de romaniste et s'est spécialisé dans l'adaptation et la réinterprétation du répertoire. La représentation de *Bovary*, qu'il a créée avec Carme Portaceli, a ensuite été filmée par Jaco Van Dormael et a remporté le prix MIFF à Milan. Il a ensuite retravaillé le roman pour en faire un livret contemporain d'opéra, créé au printemps 2025.

En 2024, il a écrit le livre *Alleen verbeelding kan ons redden (Seule l'imagination peut nous sauver)*, un plaidoyer passionné pour la culture dans notre démocratie. Il en a tiré un spectacle solo qui a voyagé à travers la France et la Belgique. Il a également créé *Hannibal* (d'après un roman historique qu'il a écrit) avec Junior Mthombeni, un spectacle éclectique où la techno, l'opéra, l'histoire ancienne et les récits de nouvelles migrations se mêlent pour donner un spectacle unique qui s'inscrit dans un projet européen et qui, en plus de l'Espagne, de la France et des Pays-Bas, a été présenté au Sénégal et au Ghana. Il avait déjà collaboré avec Junior Mthombeni sur *L'homme de la Mancha*, qui a été joué à Montevideo, Madrid, Paris et dans de nombreuses autres villes.

Avec Carme Portaceli, pour qui il a déjà écrit *Bovary* et *Mrs Dalloway*, il créera l'année prochaine une pièce sur Marie-Madeleine, la femme « oubliée », « effacée ». De Cock écrit le scénario de la pièce, dont la première aura lieu à Barcelone en 2026.

# Entretien avec Inua Ellams

© Andy Lo Pó

**Comment vous est venue l'idée de créer ce projet, si singulier dans le paysage théâtral européen ?**

J'avais une amie qui étudiait les sciences de la santé publique ici au Royaume-Uni, et un jour elle m'a montré un flyer qui présentait un projet dans lequel les barbiers et coiffeurs recevaient des formations d'aides psychologiques. De cette manière, ils pouvaient repérer chez leurs clients des potentiels problèmes de santé, et leur offrir des conseils directement dans leur salon de coiffure. J'étais assez surpris que les barbiers puissent faire ce boulot, et je voulais savoir pourquoi il n'y avait pas de personnes idoines, issues du monde de la santé, pour s'occuper des hommes noirs.

C'est là que le projet a réellement débuté ; je voulais rester dans un salon de coiffure pour y brosser le portrait d'hommes en train de se faire couper les cheveux. J'avais pourtant du mal à lever des fonds pour écrire la pièce, et quand le *National Theatre* m'a demandé si j'avais des idées pour une nouvelle pièce, j'ai parlé de mon intérêt pour les *barber shops* et ils m'ont octroyé une bourse pour me permettre d'avoir du temps à consacrer au projet. J'ai ensuite voulu aller plus loin, faire quelque chose de plus grand, et j'ai traversé l'Afrique pour aller à la rencontre d'hommes dans des salons, enregistrer leurs conversations, et je suis revenu à Londres avec près de 60 heures d'enregistrement que j'ai transformés en une pièce d'1h45.

J'ai beaucoup travaillé sur cette pièce, je pense que j'avais quatorze brouillons, avant d'avoir l'original, dont un essai qui durait plus de 4 heures. J'ai créé des personnages, j'ai repris des personnages que j'ai rencontrés durant mon voyage, j'en ai fait se rencontrer, j'ai inventé des dialogues, et parfois j'ai utilisé des répliques que j'avais enregistrées. Il y a un réel mélange de fiction et non-fiction dans la pièce.

**Pourquoi était-ce important pour vous de mêler des éléments de fiction et de non-fiction ? Est-ce justement pour libérer cette parole trop longtemps dissimulée ?**

Je ne sais pas… En Occident, nous pensons souvent l'artiste, l'écrivain comme un génie solitaire, assis dans l'obscurité, entouré de son propre savoir, explorant les profondeurs de la mémoire humaine et de la sagesse pour créer une œuvre qu'il nous partage ensuite verticalement.

En Afrique, c'est une tout autre conception, c'est un processus beaucoup plus commun. Les poètes, les écrivains et les conteurs sont des fonctionnaires publics. Ils sont au service de la population en écrivant leurs histoires et en lui restituant plus tard par écrit. Il y a cette célèbre blague avec un conteur qui se produit dans un village. Il n'est pas très bon, alors le village lui reprend l'histoire et ils se la racontent entre eux. Ils connaissaient déjà l'histoire, ils attendaient juste que le conteur en fasse quelque chose de différent, de plus grand, plus excitant. Alors, comme il a échoué, ils lui retirent son histoire…

Ou encore cette histoire avec un violoncelliste sino-américain. Il voyage au Botswana, et s'arrête un jour devant un groupe d'aînés, à qui il promet de donner un concert, et quand il leur annonce qu'il reviendra à 19 heures pour le concert donc, ils lui demandent : «Tu es ici devant nous avec ton instrument. Pourquoi devrions-nous revenir plus tard pour te voir jouer ? Pourquoi ne peux-tu pas jouer maintenant ?» Et l'homme qui ne comprend pas, se met à regarder tout autour de lui et remarque tous les agriculteurs chanter et travailler simultanément dans les champs. En réalité, dans cette communauté, il n'y avait pas de distinction entre l'art et l'artiste, entre la performance et l'acteur. Le concept de concert n'existait même pas, du moins pas la manière dont nous le concevons en Occident.

Les arts, les artistes, en Afrique, c'est le peuple. Je ne voulais pas m'asseoir et inventer des choses alors que je n'avais pas besoin de le faire. Tout était déjà là, je pouvais sortir et trouver des histoires avec ces hommes, les retravailler légèrement, puis les leur restituer à travers une performance. Et c'est exactement ce que j'ai fait. La plupart des noms dans la pièce sont les noms réels des hommes que j'ai rencontrés. Ils ne voulaient pas que je change leur nom parce qu'ils appréciaient les conversations qu'ils avaient eues avec moi, alors j'ai fait cela pour les honorer, mais aussi pour honorer la tradition de la manière dont l'art et l'artiste fonctionnent en Afrique continentale.

**Dans votre pièce, on ressent tout l'attachement que les personnages ont pour les *barber shops*. Pourquoi ces lieux sont-ils si importants pour les communautés d'origine africaine à Londres, au Royaume-Uni ?**

Je crois que ce n'est pas que cela soit une question qui se limite au Royaume-Uni, c'est à travers le monde. C'est important parce que l'Europe est raciste. Les hommes noirs sont perçus comme vicieux, effrayants. Nous sommes constamment sous surveillance, nous sommes arrêtés, intimidés par la police. Et la liste est encore longue. Tu dois toujours, systématiquement, donner le meilleur de toi moi-même dès tu quittes des endroits où tu te sens en sécurité, où tu peux simplement être toi-même et te détendre. Les *barber shops* sont ces endroits. Personne ne t'y jugera pour la couleur de ta peau.

Les endroits où les hommes se rassemblent sont souvent des lieux d'agressivité, que ce soit dans un stade, à la salle de sport, un circuit automobile ou un bar… Et quand les hommes noirs sont dans ce genre d'endroit, il arrive qu'ils soient sujets à des attaques racistes, comme les footballeurs à qui on jette encore aujourd'hui des bananes… Et si tu es un homme noir dans un salon de coiffure pour personnes noires, ces choses-là n'arrivent pas ; tu es accepté parce que tu ressembles aux autres, tu ressembles à ton père, à ton oncle, à ton frère… Ils ne te jugent pas. Voilà pourquoi ce sont des endroits sûrs, parce que tu peux être toi-même.

**Les *barber shops* sont donc des refuges, où l'on peut parler librement de ses problèmes, sans craindre d'être jugé par une société hostile ?**

Parfois je parle du racisme, parfois je parle de la manière dont mon père me disciplinait quand j'étais enfant, parfois je parle de la pauvreté dans la communauté nigériane, de la survie de ces personnes… Mais je parle souvent de la culpabilité du survivant, parce que j'habite ici maintenant, au Royaume-Unis, je ne suis plus avec eux là-bas, et je m'en sors mieux ici.

Si je raconte toutes ces choses-là à quelqu'un qui n'a pas eu cette expérience, il ne va peut-être même pas savoir comment comprendre ce que je dis. Il ne va pas pouvoir me donner des conseils, il ne va même pas savoir comment m'écouter, mais si je parle à quelqu'un qui vient de mon monde, alors tout est plus simple, parler et écouter… Évidemment, vous n'avez pas forcément besoin de venir de mon monde pour me comprendre, il suffit de passer du temps à étudier, à lire. C'est surtout le cas pour les soins de santé, si vous êtes médecin, psychiatre… Je remarque que beaucoup de professionnels de la santé ne parlent même jamais de nous, de notre culture… Et donc ils ne savent pas comment nous prodiguer des conseils, ils ne savent pas quoi dire de juste. C'est au-delà de leur zone de confort, mais aussi et surtout au-delà de leur expérience. Alors je ne vais pas vers eux, parce que je sais qu'ils ne me comprendraient pas, et moi, je dois chercher des personnes qui puissent me comprendre, jusqu'à ce que le système change.

Je serai toujours nerveux à l'idée de me retrouver dans l'un de ces scénarios, alors je les évite. Pendant le confinement, on a appris que des médecins aux États-Unis – aujourd'hui ! – apprennent dans les manuels que les personnes noires ont une tolérance à la douleur plus élevée que les personnes blanches ! Donc lorsque les personnes noires vont voir un médecin, on leur répond souvent : « Oui, vous êtes malades, mais ce n'est pas si grave parce que vous êtes noirs. » Voilà ce qui est enseigné encore aujourd'hui aux médecins… Ce qu'ils apprennent sur nos corps, quand nos corps sont pratiquement identiques… Comment pourrais-je leur faire confiance pour leur déballer mes sentiments ? C'est pour cela que vous finissez par rechercher des environnements où les gens vous ressemblent et vous écoutent sans vous juger en fonction de votre couleur de peau.

**Votre pièce, qui prend originellement place dans un monde anglophone (Lagos, Accra, Londres, etc.), est adaptée à un milieu francophone, avec d'autres villes. Londres et Paris ont souvent été les meilleurs ennemis, mais quels sont les grandes différences entre des pays comme la France et l'Angleterre sur ces thématiques ?**

J'ai peut-être tort, mais je pense que les choses sont plus avancées au Royaume-Uni qu'en France. Nous avons plus de politiciens non-blancs. Nous avons eu un premier ministre d'origine indienne, nous avons eu une langue qui nous a permis d'articuler nos différences pour ensuite tendre la main pour inviter le plus grand nombre à se joindre à nous.

J'ai appris par exemple, qu'en France, le mot pour *ghostwriter* se dit le *nègre*. En Angleterre, nous n'avons rien de semblable, rien où nous supposons que le terme pour désigner quelqu'un qui n'est pas crédité pour son travail est une personne noire. Le mot n'est plus autant utilisé qu'avant, et cela a changé avec l'arrivée de nouveaux mots pour remplacer ce terme, mais à certains endroits, cette langue est encore utilisée… Cela dit combien la France est en retard sur ces questions. Je ne sais plus quel politicien français avait un jour dit que les pays colonisés devraient remercier la France. C'était peut-être il y a 10 ans, mais dire cette chose-là, même il y a 10 ans, était impensable au Royaume-Uni. Alors, oui, il reste encore beaucoup de choses à faire chez nous, il reste beaucoup de ponts à construire, mais je pense que le Royaume-Uni est politiquement plus conscient de ces questions, et socialement plus conscient de la diversité du pays. Et nous intégrons ce nouveau langage dans notre politique, nous en parlons beaucoup plus qu'en France. C'est exactement pourquoi des personnes comme Marine Le Pen pourraient remporter les prochaines élections, alors qu'ici, au Royaume-Uni, ils n'ont remporté que quelques sièges et pourraient disparaitre dans quelques années.

C'est un moment crucial pour la France[1], peut-être que les résultats vont galvaniser les citoyens, même si Le Pen remporte cette élection, peut-être que cela va créer un électrochoc, et changer le pays positivement ? Je ne sais pas. Mais je pense définitivement que le Royaume-Uni est en avance, et c'est pourquoi je pense qu'une pièce comme *Barber Shop Chronicles* peut avoir un effet bien plus important que celui provoqué à Londres. Avec la montée de l'extrême droite en Europe continentale, j'ai l'impression que c'est pièce est un bon point de départ pour construire des nouvelles choses ensemble.

1 L'entretien a été réalisé le vendredi 5 juillet 2024, quelques jours seulement avant le deuxième tour des élections législatives françaises.

# Entretien avec Junior Mthombeni

**Après de nombreuses collaborations avec l'auteur Fikry El Azzouzi (*Dear Winnie*, *Malcolm X*), vous vous emparez de la pièce de l'écrivain britannique d'origine nigériane Inua Ellams, *Barber Shop Chronicles*. Qu'est-ce qui vous a convaincu de monter ce texte ?**

Lorsque j'ai mis en scène un casting entièrement féminin pour raconter le personnage extraordinaire qu'était Winnie Mandela, j'ai trouvé au plateau une très forte énergie que je trouvais belle. Après avoir donc travaillé avec uniquement un casting féminin, j'étais très curieux de voir ce que pourrait donner l'inverse. J'ai la curiosité de vouloir raconter principalement l'histoire d'hommes noirs. J'avais envie d'en savoir plus sur ces personnages, de plonger dans leurs psychologies, dans la psychologie de ce qu'on appelle « les hommes noirs ».

Ensuite, il y a évidemment la qualité d'écriture Inua. Je me suis toujours promis, lorsque je mets en scène une pièce déjà écrite, de rester au plus proche de l'histoire et de la manière dont elle est racontée. Dès que je l'ai lue, j'ai pu immédiatement m'identifier à cette histoire. J'en étais proche en quelque sorte.

**Vous mentionnez l'écriture ; avez-vous collaboré avec Inua Ellams pour adapter sa pièce ?**

L'idée était de transposer la pièce, de passer d'un contexte anglophone à un contexte francophone, et cette transposition ne pouvait se faire sans son aide.

Dans le texte original, la pièce prend place chez plusieurs barbiers : à Londres, mais aussi à Lagos, Accra, Johannesburg et d'autres villes du continent africain, et nous avons eu la volonté de la traduire dans le milieu francophone. Remplacer Londres par Bruxelles, et Lagos par Kinshasa, et ainsi de suite. Voir quelles sont les différences entre les communautés francophones et anglophones ; comment la langue modifie ces communautés, comment elle infuse ? Quelles sont les caractéristiques des unes et des autres ? Nous avons travaillé avec de nombreux dramaturges pour essayer de coller au plus près.

Et d'un autre côté, lorsque nous avons fait les premières lectures avec des acteurs francophones (sans les adaptations), et nous avons tous remarqué qu'il y avait aussi beaucoup de similitudes : la manière de parler, le sens de l'humour, les relations avec les parents, etc.

À côté de ce changement, il y a des petites adaptations. Par exemple, dans le texte original, ils discutent de Mandela. Qui pourrait être Mandela dans un contexte francophone ? Est-ce que cela pourrait être Patrice Lumumba ? Doit-on forcément traduire ces petites choses ? Comment trouver l'équilibre dans ce qui doit changer et ce qui doit rester. Ces questions ont été abordées avec Inua.

**En lisant la pièce, l'importance de la langue saute immédiatement aux yeux. Vous portez toujours une attention particulière au corps dans vos spectacles. Comment concilier ces deux éléments ? Quelles relations les unissent ?**

Il y a quelque chose que j'aime beaucoup dans la pièce d'Inua, ce sont les transitions. Quand je la lis, j'ai vraiment retrouvé en filigrane, mais qui traverse toute la pièce, un certain rythme, une certaine mélodie – même si, oui, c'est une pièce où ils parlent beaucoup.

On ressent immédiatement une cadence, qui est présente continuellement. J'ai donc l'impression que c'est aussi facile d'y intégrer ces questions ; la danse et les rythmes sont de toute manière en lien avec le langage, la danse peut se retrouver dans la langue, sans forcément passer par le corps. En réalité, *Barber Shop Chronicles*, c'est un peu comme de la *slam poetry* ; il y a une sorte pulsation régulière et rythmique qui accompagne – de début à la fin – la pièce. C'est avec ces éléments-là que je dois jouer pour amener une énergie particulière au plateau.

**La musique prend alors une part importante ?**

Oui, évidemment. Même si c'est difficile sur cette pièce en particulier, je rêvais d'avoir de la musique *live* ; c'est toujours important pour moi d'avoir des musiciens sur scène. La musique nous permet d'apporter sur une scène une énergie radicalement différente. Ce n'est pas comme une cassette que l'on peut écouter en boucle, où le son sera toujours le même, la voix toujours identique ; la musique en *live* apporte de la théâtralité, cela peut changer d'un jour à l'autre, le rythme peut varier, l'intention peut être modifiée.

La musique et la danse, ça traverse le corps, ça nous emmène sur d'autres niveaux. Cela ne se joue pas simplement au niveau cognitif ; justement si nous parlons du langage et du corps, la langue passe principalement par l'esprit, la musique par le corps. La musique est donc aussi une manière de lier ces deux composantes.

Et puis, simplement, j'aime beaucoup imaginer la pièce comme une partition musicale. Je trouve ça beau. Quoi qu'il arrive, la musique est une part de mon identité. C'est une manière pour moi de communiquer. Elle provoque des émotions différentes, convoque la mémoire différemment.

**Comme vous le mentionnez, cette pièce convoque uniquement un casting masculin. Pourtant, vous avez voulu inclure une femme parmi tous ces hommes. Pourquoi cette volonté ?**

Il est évident qu'introduire un *intrus* dans une communauté va changer l'énergie de la pièce. Sans que je puisse l'expliquer correctement, j'aime l'idée d'introduire une nouveauté et voir ce qui arrive ensuite. Cela déplace les points de vue. En fonction du contexte, en fonction des personnes, les paroles et les mots prennent parfois des implications très différentes. Voir comment un autre regard, un regard extérieur peut changer la signification des choses, c'est cela que je veux faire.

**Dans *Barber Shop Chronicles*, les salons de barbier prennent un peu la fonction des bars en Europe, où les hommes viennent pour discuter.**

Cela me fait penser à une anecdote qu'Inua m'a racontée. Dans les sociétés africaines, il y a très peu de lieux pour venir parler de ses problèmes personnels. Alors, il y avait tout un projet pour former les coiffeurs, leur donner des bases pour qu'ils puissent un peu conseiller et écouter les clients, parce que ce sont là les endroits où les hommes vont pour parler. Ils donnaient les premiers soins pour ainsi dire. C'est d'ailleurs le point de départ de sa pièce ; c'est après avoir entendu parler de ce projet qu'il a commencé à écrire *Barber Shop Chronicles*.

Les bars ont cette même fonction ; on dit parfois que les serveurs sont les nouveaux psychologues (*il rit*). Quand nous avions notre café Jambo, il y avait toute une communauté de la diaspora africaine qui venait pour y échanger. C'est comme une maison, un lieu pour parler, un lieu de rencontres – et de frictions aussi ! –, donc je vois directement cette analogie avec les cafés.

**La scénographie va-t-elle s'orienter alors vers un mix entre un café et un salon de barbier ?**

J'aime beaucoup l'idée originale du salon ; j'ai toujours imaginé le plateau comme cela. J'ai l'impression qu'il ne faut pas trop mélanger ici. La pièce est assez claire, c'est un barbier. Je sais que je vais parfois dans tous les sens, en essayant d'associer des éléments disparates, mais je voudrais ici rester dans la tradition.

Cela me laisse plus de place et de temps pour explorer tout le reste : les liens entre la danse et la langue ; les interactions, etc. Et puis, j'aime beaucoup l'idée que la pièce prenne place chez un barbier.

**Nous parlons des lieux de rencontres, des cafés et des barbiers ; le théâtre pourrait-il aussi prendre cette fonction de lieu de rencontres ?**

C'est en tout cas l'idéal que je poursuis. Mais le Théâtre comme institution doit faire une introspection pour cela. Je connais beaucoup de personnes noires qui ne considèrent pas le théâtre comme un lieu à eux, comme un barbier, comme un lieu sûr.

C'est notre obligation. Nous devons faire en sorte que cela le devienne. C'est ce que j'essaie de faire, même si je sais combien cela est difficile. Pour être totalement honnête, même moi qui fréquente les théâtres, j'ai parfois l'impression d'être le Noir dans la salle. Ce n'est pas le « barber shop » où je peux aller raconter mes histoires. C'est pour cela que la pièce d'Inua est tellement importante, pour que les théâtres puissent le devenir.

Quand on regarde ces salons à Bruxelles, je vois des personnes nord-africaines, des Noirs et des Blancs qui rentrent et se mettent à discuter ensemble. De là, des choses apparaissent, chacun apprend de l'autre, et une nouvelle société se forme. Alors, oui, si c'est le but du théâtre, s'il-vous-plait, faisons en sorte que ça le devienne !

**Que manque-t-il aux théâtres pour devenir ces lieux dont vous parlez ?**

Dans la manière dont on accueille la diversité du monde, et pas simplement l'élite qui connaît le théâtre. Dans *Barber Shop Chronicles*, tout le monde est le bienvenu, tout le monde se sent à la maison. Des personnes différentes peuvent se dire : « Mais ! C'est ma pièce ! » C'est tellement important de faire du théâtre une maison pour tous. Accueillir. Dire : « Vous êtes l'un d'entre nous ». Répéter : « Venez parmi nous ! » Echangeons, échangeons ensemble. Mais pas de manière verticale, de haut en bas, échangeons à l'horizontale, sur un pied d'égalité. Ce n'est pas une sinécure, mais c'est essentiel de continuer dans ce sens. Et ce travail, ce n'est pas de programmer une pièce pour faire venir les Noirs. Je ne pense pas que cela puisse marcher aussi simplement. C'est quelque chose que nous devons construire, et le construire ensemble. Il faut raconter des histoires différentes. Nos histoires sont encore trop souvent homogènes ; même si les choses commencent à bouger, il faut continuer !

Le texte d'Inua permet d'ouvrir mieux les yeux, en quelque sorte. De se déplacer. D'apprendre l'histoire depuis de nouveaux points de vue. C'est pour ça que c'est si important. Ouvrir de nouveaux mondes, de nouvelles visions. Je sais que cela peut sonner comme un cliché, mais rappelons qu'une personne est avant tout une personne. C'est tellement évident, mais parfois il est bon de rappeler ces évidences.

Cette pièce – tellement bien écrite – je vais l'amener au plateau avec une grande fierté !

La Libre 36 Culture
La Libre Belgique - **jeudi 18 septembre 2025**

# "J'essaie d'éviter de penser pour l'autre, j'essaie de penser pour moi"

**Scènes** Dans cette adaptation de la pièce "Barber Shop Chronicles", pas question de décortiquer les clichés sur les Noirs : le public doit se débrouiller avec ses propres préjugés. En ouverture de la saison du Théâtre de Liège.

Reportage Aurore Vaucelle

*Mon père n'a jamais demandé pardon – Oui, mais là, il essaie de le faire! Toi aussi, maintenant, écoute… Ou, alors, si tu veux, je peux commencer par te faire une coupe…*" Soleymane Sylla, (Sénégal, 1991) a l'air comme possédé : on le découvre, serviette au cou, chez le barbier mais, à ce qu'on voit, les conversations qui s'y tiennent sont tout sauf légères.

Nous venons assister, ce jour-là, aux répétitions de *Barber Shop Chronicles*, la pièce du Britannique d'origine nigériane Inua Ellams, qui a rencontré un succès immense en 2022, à Londres. Dans cette pièce de 14 scènes où l'on passe d'un continent à l'autre, c'est chez les barbiers de Matonge, Yaoundé, Dakar, Ouagadougou, Kinshasa et Abidjan qu'on atterrit. Précisément le jour d'une finale de Ligue des champions, qui capte l'attention de millions de personnes, et donne l'occasion d'un zoom sur les Afrique, continent et diaspora.

Traduite et adaptée à l'initiative du Théâtre de Liège, jouée en ouverture de saison liégeoise, la pièce d'Ellams impressionne par son casting. Sur le plateau, douze personnes noires : onze hommes, une femme. Chacun d'entre eux entrera dans la peau de plusieurs personnages, trente en tout, qui se croisent et se toisent, dans ces espaces entre l'intime et le social que sont les *barber shops* africains.

Nous arrivons durant une scène de transition qui mêle une musique pénétrante à la danse de protagonistes fantasmatiques. "*Nous sommes vers la fin de la pièce, donc les choses se déréalisent un peu*", nous glisse à l'oreille Caroline Gonce, chargée des projets artistiques pour le Théâtre de Liège. La scène tire à sa fin, quand Junior Mthombeni (Malines, 1972), monte sur scène et entre dans la danse lui aussi. C'est avec lui – cometteur en scène de la pièce avec Michael De Cock – et le comédien Souleymane Sylla qu'on cherche à en savoir plus sur ce qu'on a vu là, et qui nous a fait grand effet.

STEF STESSEL

Au "Barber Shop", se mêlent intime et social. Intergénérationnel et interactions. Terrain de jeu idéal pour étudier les relations humaines.

**Un casting de comédiens noirs et afro-descendants pour mettre en vie le récit d'un auteur noir. Il y avait une urgence d'adapter et de proposer cette pièce en 2025 ?**

**Junior Mthombeni :** Il est important, sur scène, de donner un visage à l'Autre, de montrer ses sentiments. Il est également important d'avoir une distribution diversifiée au théâtre, car il y a encore beaucoup d'histoires, entre guillemets, "blanches". Maintenant, nous pouvons jouer notre propre Tchekhov sur scène, le regarder et créer notre propre histoire. Cette pièce me ramène aussi à mon père, venu ici en tant que réfugié politique et qui n'a pas eu la possibilité de s'exprimer, de partager ses histoires. À mon sens, je raconte aussi l'histoire de ce père travers l'histoire d'Inua Ellams *(auteur de la pièce originelle,* Barber Shop Chronicles, *NdlR)*.

**Il est finalement très rare qu'il y ait autant d'hommes noirs sur une scène de théâtre en Europe.**

**J.M. :** Ça n'arrive jamais.

**Souleymane Sylla :** Jamais ! C'est surtout ça qui est extraordinaire avec cette pièce ! On a toujours mis en boîte une certaine idée de l'homme noir. Tout à coup, sur scène, découvrir autant de physiques différents d'hommes noirs, autant d'histoires, venant de pays différents… Ça change tout de pouvoir montrer au public – qui est très souvent blanc – cette diversité d'individus. Vous savez, la chose qui nous réunit le plus souvent, c'est le regard que l'Autre pose sur nous ! Parce que, sinon, en vrai, on est des individus différenciés *(sourires)*.

**Le public aurait une image monolithique de l'homme noir ? C'est très interpellant…**

**Souleymane Sylla :** Cette vision monolithique est historiquement placée, je veux dire qu'elle n'est pas volontaire non plus. Quand on regarde, dans la société, tout ce qui est étranger, tout ce qui est autre que soi, on en a toujours une vision monobloc. Surtout, quand cela concerne les populations minoritaires ! Dans les discours médiatiques ou politiques, dans la culture même, on propose une seule et même projection, de l'homme maghrébin ou de l'homme noir. Même, moi, en tant qu'homme noir, on dirait que je n'ai droit qu'à deux histoires : soit je viens de banlieue et j'ai mal tourné, soit je viens d'Afrique et je parle mal la langue. C'est comme si on n'avait le choix qu'entre deux clichés. Cette pièce parle précisément de niveaux de réalité distincts, des rapports complexes entre les personnes.

**J.M. :** C'est pourquoi il est intéressant d'avoir des points de vue différents, comme ceux d'Inua ou d'autres écrivains ou réalisateurs noirs, afin de mieux comprendre les facettes multiples de notre identité. Ne pas s'arrêter au dua-

STEFSTESSEL

Les comédiens du "Barber Shop" dans un salon de barbier de Matonge, à Bruxelles.

lisme colonisateur/colonisé, sinon le même sentiment, toujours, persiste. Une pièce comme celle-ci peut changer les mentalités.

**Quelles sont, pour vous, les principales difficultés à monter un tel spectacle ?**

**J.M. :** Je n'ai jamais réfléchi aux difficultés.. Nous faisons, et c'est bien comme ça. Car, si nous dansons et que, tout à coup, nous nous demandons ce que transmettons quand nous dansons, on commence à réfléchir, à se demander ce que vous voyez, vous, en nous ; puis nous commençons à changer les choses. Et, ça, c'est un jeu dangereux... Parce que nous aimons danser, nous aimons certains aliments, nous aimons... le poulet ! Tous ces clichés, comment travailler avec ? J'adore jouer des percussions, mais qu'est-ce que cela signifie quand je les mets sur scène ? En revendiquant la scène, en multipliant ce type de représentations, vous ne vous en souciez plus de tout ça : vous êtes qui vous êtes, vous faites ce que vous faites, et c'est ça qui est puissant.

**Ça veut dire qu'on n'a pas besoin de prendre en considération les limites de son public en termes de savoir, ou bien encore les clichés qu'il aurait en tête pour jouer ou pour écrire ? On joue et c'est tout !**

**S.S. :** Si je dois répondre pour moi personnellement, je suis arrivé à un point de ma vie où, justement, j'essaie d'éviter de penser pour l'autre, j'essaie de penser pour moi. On est à un moment de la réalité de ce monde dans lequel, si on continue à vouloir se placer dans la perception de l'autre, on finit toujours par être déçu. Au-delà du regard blanc qui sera là, parce que les gens du public le sont, il y aura autre chose : la diversité. Ce n'est pas l'histoire d'un Noir, ou des Noirs, c'est une histoire d'êtres humains blessés. C'est une histoire qui se demande comment vivre ensemble.

**J.M. :** Ce que tu dis, Soleymane, c'est très beau. J'aime beaucoup ce que vous dites, vous, les jeunes générations. Les plus âgés, nous sommes nombreux à avoir eu un esprit combatif. Les jeunes, cherchent, eux, à avoir une place et raconter leur histoire.

> *"Parce que nous aimons danser, nous aimons certains aliments, nous aimons... le poulet ! Tous ces clichés, comment travailler avec ?"*
>
> **Junior Mthombeni**
> Metteur en scène
> de "Barber Shop Chronicles"

## Extrait

Baptiste : *"Moussa est linguiste. Il a passé neuf ans au Mexique à écrire un dictionnaire wolof-espagnol."*

Mamadou : *"Pourquoi faire ?"*

Moussa : *"Pour que les descendants des esclaves ne soient pas obligés de recourir au français pour comprendre leurs ancêtres en Afrique. D'après vous, pourquoi dit-on que le wolof est en train de changer ?"*

▸ Scène 4. *Barber Shop Chronicles*, Inua Ellams, traduction en français par l'Université de Liège, éditée par L'Arche.

**S.S. :** On peut dire et faire tout ça parce que vous vous êtes battus pour nous ! Nous vous avons vu vous battre, nous voyons que vous êtes épuisés. Et nous pensons que cet épuisement est dû au fait que vous devez perpétuellement vivre sous le regard des autres. Nous testons donc une autre approche. Nous essayons de nous dire : "D'accord, ils ne m'aiment pas, OK. Mais, pas grave, j'ai déjà des amis"... Je pense qu'avec la colonisation, l'esclavage, nous sommes toujours debout. D'où vient cette force, nous ne le savons pas. Mais nous nous levons et nous agissons, nous vivons.

**On aurait été tenté de vous demander si vous aviez adapté cette pièce pour casser les clichés, mais...**

**S.S. :** Justement, on ne monte pas cette pièce pour détruire les clichés. Gardez vos clichés. On est juste nous. C'est fini d'essayer d'être civilisés. Nous avons essayé, ça n'a pas marché, maintenant, nous devons juste être nous-mêmes.

**J.M. :** Donc, plus d'explication.

**S.S. :** Si vous regardez le groupe, ce ne sont pas seulement des hommes noirs, c'est l'humanité. Tous ensemble, nous nous demandons comment rendre ce propos beau, ludique. C'est la seule question qui nous anime. Et autant vous dire que c'est plus facile à faire, que de s'expliquer.

**Cette pièce, justement, permet de s'extraire de la pensée unique ?**

**S.S. :** On n'est pas là pour donner une leçon. Ce qu'on essaie de dire, c'est : vos *usual suspects* habituels, en fait, c'est une multiplicité d'identités, c'est bien plus large que ce que vous croyez !

**J.M. :** Le fait est que nous avons beaucoup appris sur votre histoire. Et vous n'avez pas beaucoup appris sur la nôtre, c'est ça la différence...

→ *"Barber Shop Chronicles" (2h30), du 21 au 27 septembre au Théâtre royal de Liège, du 8 au 10 octobre à Namur. Le spectacle sera présenté au KVS la saison suivante. Infos : https://theatredeliege.be*

SOCIÉTÉ

# Le barbier de Matonge ou quand la fie

Pour de nombreux hommes afrodescendants, le salon de coiffure est devenu un refuge, un endroit de confidences, d'appartenance, de réconfort. En marge de la création des « Barber Shop Chronicles » au Théâtre de Liège, nous avons écouté ce qui se tisse sous les tifs.

REPORTAGE

**CATHERINE MAKEREEL**

Oubliez le Barbier de Séville, place au Barbier de Matonge ! Si vous pensiez que le Figaro de Beaumarchais tenait la palme de l'effervescence théâtrale, c'est que vous n'êtes jamais rentré dans le salon Willy Benga, au cœur de la galerie Matonge, proche de la Porte de Namur. Dans le fauteuil de Tonton Schula et de son coéquipier, on taille les cheveux, certes, mais on façonne aussi l'identité, l'appartenance, le lien. Le barbier démêle plus que des nœuds, il démêle aussi les pensées, les émotions, les solitudes.

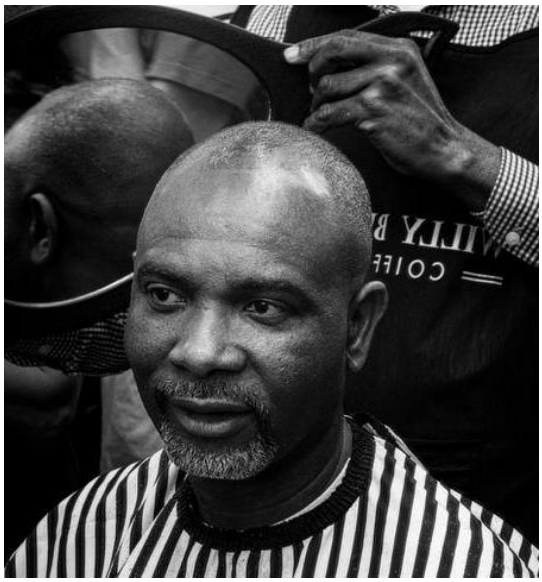
Au Royaume-Uni, l'auteur anglais Inua Ellams a même tressé une pièce autour de ces salons où chaque mèche a une histoire : *Barber Shop Chronicles*, bientôt montée au Théâtre de Liège. A l'époque, c'est une amie épidémiologiste qui met le dramaturge sur cette piste : « Elle m'a parlé d'un projet de santé mentale destiné aux Noirs et qui visait à apprendre aux barbiers à repérer des signes de troubles de santé mentale pendant qu'ils coupaient les cheveux », a confié l'auteur d'origine nigériane dans une interview au *Guardian*. « C'était un moyen d'explorer ces problématiques dans un espace sûr, et les salons de coiffure, pour les hommes noirs britanniques, sont justement des lieux sacrés et protégés, où ils peuvent se détendre, échapper au racisme et parler librement sans craindre d'être arrêtés, interrogés ou expulsés par la police – ce qui est une expérience courante à l'extérieur. »

Inua Ellams s'est alors immergé dans des *barber shops* au Royaume-Uni mais aussi dans des pays d'Afrique anglophone pour explorer les multiples formes de masculinités africaines. Créée avec succès à Londres, sa pièce traverse les continents, tout en restant dans l'espace clos du salon de coiffure, où l'on parle de politique, de famille, de migration, de l'héritage colonial, des rêves et des luttes quotidiennes. Désormais adaptée en français par Junior Akwety, Omar Ba, Caroline Gonce, et mise en scène par Junior Mthombeni et Michael De Cock, l'intrigue se déploie à travers six villes différentes (Kinshasa, Ouagadougou, Douala, Dakar, Abidjan et Bruxelles) et se déroule en une seule journée, ponctuée par un match de Ligue des Champions opposant le Barça au PSG, mais surtout par les destins de personnages liés par des liens familiaux, amicaux ou conflictuels. On y évoque l'Europe, les différences culturelles, la résistance nécessaire pour s'installer dans un pays où l'on n'est pas toujours bienvenu, mais aussi la vitalité et la résilience de la diaspora africaine.

Pour faire danser ciseaux, tondeuses, rasoirs et autres brosses à chatouiller les cous, douze comédiens, tous afrodescendants ont été choisis. Ils viennent de Belgique, d'Italie, de France ou du Portugal et doivent apprendre à manier les instruments capillaires pour pouvoir faire illusion sur scène (ils se relaient pour jouer une trentaine de rôles, dont quelques barbiers). Ils sont donc là, avec nous, un matin de juin, dans le salon de coiffure de Matonge pour s'imprégner des codes, des mouvements, de l'atmosphère et des récits du salon Willy Benga. « Tu dois tenir la tête avec un seul doigt, peut-être deux, mais pas plus », lance le coiffeur à un comédien novice. Derrière lui, une centaine de petites photos détaillent toutes les coupes possibles.

Entre un coup net de tondeuse et quelques nuages de kératine envoyés sur les cheveux d'un client posé là, sur son fauteuil, lui tournant le dos, comme sur le divan d'un psy, Tonton Schula nous livre son quotidien : « Si un client paraît soucieux, on lui demande comment ça va. Beaucoup se confient à nous. On donne alors des conseils, à prendre ou à laisser. Si on se connaît bien, on peut parler de politique. On a des discussions sur le Congo, par exemple, parce que les médias n'en parlent pas beaucoup, mais si ça chauffe, alors, on arrête et on commence à parler de musique, des femmes, ou du foot. On parle beaucoup de foot. » Parfois, le coiffeur se transforme en médiateur familial : « Quand un père ar-

**Le barbier démêle plus que des nœuds, il démêle aussi les pensées, les émotions, les solitudes.** © STEF STESSEL.



**Posé sur le fauteuil, dos au barbier, c'est comme sur le divan d'un psy.** © STEF STESSEL.

## Les coupes tendance

**La coupe casquette, le classique chez les 12-15 ans.** © D.R.

**C'est le footballeur Jude Bellingham qui a popularisé le « taper ».** © BELGA.

**La « Richard Rios » (comme le footballeur du même nom).** © PHOTONEWS.

**La « buzz cut », du nom du bruit de la tondeuse sur les cheveux.** © SHUTTERSTOCK.

**Le dégradé espagnol, qui remet le mulet au goût du jour.** © SHUTTERSTOCK.

## **styles** Pressions sur les cheveux des garçons : la coupe est pleine !

**C.MA.**

Hé gros, mate mon fade ! »
– Stylé ! T'es parti sur le *mid taper* ?

– Ouais, frère, le rideau surfeur, j'en pouvais plus. Et toi, t'en n'as pas marre de la coupe casquette ? Tu pourrais essayer la *french crop* pour changer ?

– En fait, j'kiffe grave la *buzz cut* mais, avec mes cheveux, c'est la misère !

– Sinon, sur TikTok, t'as des tutos et des stories pour faire une *hairline* qui a l'air tracée au laser…

– Bof… Moi, je veux juste une coupe qui dure plus de 48 heures sans ressembler à un épi de maïs !

Vous ne comprenez rien à ce dialogue (semi-fictionnel) ? C'est probablement que vous avez plus de 30 ans et que vous n'avez jamais fréquenté un de ces *barbers* (oui, chez les jeunes garçons, on ne dit plus « barbier », encore moins « coiffeur ») qui bourgeonnent désormais dans toutes les villes. Salons de coiffure d'un nouveau type (rasé ou échevelé), ces *barbers* s'adressent principalement aux garçons soucieux de se conformer à des modes – des diktats ? – capillaires imposées, entre autres, par les réseaux sociaux. Des jeunes sur les cheveux desquels pèsent désormais des injonctions tout aussi lourdes, voire plus fortes encore, que sur les filles. Aujourd'hui, avec cinquante nuances de dégradés (des *fades* disent les plus branchés) et mille et un styles hypercodifiés (*taper*, *buzz cut*, dégradé espagnol, *textured crop*, mulet moderne), la coupe des garçons tient un peu du jeu vidéo où les plus aventureux montent progressivement de niveau. En guise de manette pour progresser dans ce jeu compétitif ? Toutes sortes de produits « texturants », comme la *styling powder* (qui donne du volume aux cheveux) ou encore les flacons d'eau salée.

Fini le temps où les ados allaient chez le coiffeur de leurs parents. Fini le temps aussi où, quand on avait 12 ans, on payait à peu près 12 euros pour une coupe qui, *in fine*, consistait généralement à simplement raccourcir la coiffure existante. Aujourd'hui, on va chez son propre *barber* et on paye en moyenne 25 euros. Chez Touns Treatment, à Braine l'Alleud, c'est même un peu plus cher – 30 euros – car vous y bénéficiez d'un service de 30 minutes par des *barbers* expérimentés. Les réseaux et le bouche à oreille aidant, Touns est d'ailleurs devenu LE *barber* des jeunes entre 12 et 30 ans dans le Brabant wallon avec des salons à Waterloo, Nivelles et ailleurs. « Il y a deux ans, tous les garçons de l'école secondaire de mes fils ont commencé à aller chez Touns parce qu'ils savaient y faire les coupes à la mode », nous confie une mère waterlootoise de deux ados.

> *« Barber », c'est un métier qu'on n'apprend pas vraiment dans les écoles de coiffure, où on apprend la coupe aux ciseaux mais pas tellement les dégradés, le « taper », la « hairline »*
>
> **JR**
> Patron du salon Touns

### « Le métier a bien changé »

De fait, ce jour-là, quand on pénètre chez Touns à Braine l'Alleud, on y croise une poignée de jeunes garçons, dont Spiros, 16 ans, des bigoudis nouvelle génération dans les cheveux pour faire une permanente sur le dessus de son crâne : « Après la permanente, je ferai un *low taper fade* (traduction : léger fondu sur les tempes, NDLR). Le *taper*, c'est pour que ça fasse plus propre, et la permanente, c'est parce que j'avais envie de changer la forme et la texture de mes cheveux, leur donner des ondulations », nous confie le jeune homme. « J'ai vu cette coupe sur Insta. Le *low taper fade*, tout le monde a ça. Je connais des gars qui vont chez le *barber* une fois par semaine. Moi j'y vais une fois par mois », avoue celui qui va débourser plus de 50 euros pour sa seule permanente. « C'est une façon de prendre soin de soi. C'est un peu l'équivalent de se faire les cils ou les ongles pour les femmes. C'est pour se sentir bien, se sentir beau gosse. Les femmes aiment les hommes qui prennent soin d'eux », affirme celui qui n'a encore que quelques poils sous le menton.

Patron du Touns à Braine, JR nous confirme la *hype* qui porte le métier de *barber* depuis quelques années. « Quand j'étais jeune, j'allais chez le coiffeur avec mes parents. Je n'y allais pas pour un style ou une envie mais pour un besoin : avoir les cheveux plus courts. Aujourd'hui, ça a bien changé », analyse celui qui voit passer les modes capillaires, souvent instiguées par des footballeurs, comme Jude Bellingham ou, plus récemment, Richard Rios. « Chez nous, la coupe la plus demandée, c'est le *taper*. C'est la coupe classique qui va à tout le monde. Mais aussi la coupe casquette, qui reste un intemporel, mais plus pour les 12-15 ans. La mode, c'est de garder une certaine masse de cheveux. Avant, on faisait des coiffures structurées, avec

# ...rté d'une communauté tient à un cheveu

rive avec son fils, il nous demande de tout couper, pour que "ce soit propre". Mais le fils veut avoir des tresses, ou faire un "taper" parce que c'est à la mode. (Le "taper", popularisé par le footballeur Jude Bellingham, est un dégradé très court sur les côtés et à l'arrière, tandis que les cheveux du dessus restent volumineux, NDLR). Nous, on est au milieu et on essaie de temporiser, de dire au père que c'est une phase, que ça va passer. »

*Au café, tu vas avec des amis, des collègues mais chez le barbier, c'est un moment avec toi-même, avec lui*

**Junior Akwety**
Client du salon Willy Benga

Alors qu'en cette heure matinale, c'est encore très calme dans la galerie de Matonge, le salon Willy Benga bruisse de joyeux bavardages. « Plus encore que le café, le barbier est le lieu de réunion de la communauté », nous confie Junior Akwety. « Je viens ici depuis 2002. Tonton Schula a été mon premier coiffeur quand je suis arrivé en Belgique. La première question qu'il me pose d'habitude, c'est : "Comment va ton papa ?" Quand ma mère est décédée, il m'a envoyé un message. Son fils me coiffe aussi. C'est comme une famille. Au café, tu vas avec des amis, des collègues mais chez le barbier, c'est un moment avec toi-même, avec lui. C'est comme un rituel. Certains y vont tous les vendredis. Moi, toutes les deux semaines. Même si c'est plus petit, plus intime, c'est comme une église avec un prêtre qui dit la messe, avec la communion. D'ailleurs, il a parfois du vin de palme. »

**Etre, sans justifier ce qu'on est**

Pour Junior Akwety, le salon de coiffure est un havre de paix, rassembleur de la communauté. « C'est un endroit où on peut être, sans expliquer, sans justifier ce qu'on est. Un lieu où on a une histoire commune. C'est par rapport aux autres qu'on doit donner une définition de ce que c'est, être un homme noir. Nous, on ne se pose pas cette question. Ici, on parle juste de ce qui nous concerne. On peut se titiller, blaguer, parfois pleurer. Et puis, une coupe, c'est un look, l'impression d'être quelqu'un de nouveau. On sort et on se sent bien. »

*Ce ne sont pas que des cheveux, ce n'est pas un objet, c'est une identité*

**Un comédien des « Barber Shop Chronicles »**

En écho à la chanson *Don't touch my hair* de Solange Knowles (la sœur de Beyoncé), un comédien des *Barber Shop Chronicles* nous lance : « Un homme noir ou une femme noire ne se laissent pas toucher les cheveux par n'importe qui ! Ce ne sont pas que des cheveux, ce n'est pas un objet, c'est une identité. Si je vois un coiffeur qui va utiliser des ciseaux, je sais qu'il n'a pas l'habitude. Un coiffeur africain utilise plutôt la tondeuse. Quand on tourne des films, les coiffeuses ne savent généralement pas nous coiffer. Elles ne savent pas travailler avec la texture de nos cheveux, elles utilisent du gel et n'ont pas les bons produits. Sur les plateaux, je me suis déjà fâché parce qu'une coiffeuse s'entraînait sur mes cheveux, ce qu'elle n'aurait pas fait sur un acteur blanc. On m'a aussi déjà demandé de ramener mon propre coiffeur ou mes propres instruments alors qu'il y avait plein de Noirs dans cette série. De la même façon, on estime qu'on n'a pas besoin de maquillage. Tu ne te sens pas considéré. Tu ne sens pas que tu fais partie d'une équipe. »

**Des stéréotypes oppressants**

Alors que les différentes générations se taquinent joyeusement sur les coupes à la mode – *locks* pour les uns, *low fades* pour les autres – notre jeune comédien partage son vécu : « Quand j'étais petit, j'allais dans des salons maghrébins, mais ils ne coupent pas de la même façon. Le Maghreb, c'est l'Afrique et pourtant, ce n'est pas la même matière de cheveux. Ils n'ont pas les mêmes styles non plus. Ils font des dégradés très haut alors que nous, on fait des *fades* beaucoup plus bas. Et même à l'intérieur de l'Afrique, les coiffeurs congolais ne font pas les mêmes coupes que les coiffeurs nigérians. Les Espagnols, eux, vont faire des iroquoises. Or, les cheveux, ça raconte des choses. Quand j'avais des *locks*, on pensait que je venais des Antilles, alors que je viens du Cameroun », poursuit le comédien Yoli Fuller.

Tous dans la troupe s'accordent aussi pour dire qu'il existe des stéréotypes sociaux associés à leur chevelure. « J'adore avoir des *locks* mais on me les a déjà refusées sur un tournage parce que mon personnage était flic. Avec les *locks*, il y a le cliché de quelque chose de sale, pas sérieux. En France, l'Assemblée nationale a d'ailleurs adopté, en mars 2024, une proposition de loi visant à intégrer la discrimination capillaire dans la liste des motifs discriminatoires. » Des enjeux qui concernent aussi, bien sûr, les femmes noires, qui subissent aussi durement cette pression, en plus de normes de beauté oppressantes. C'est dire si les *Barber Shop Chronicles* sont parfaitement dans « l'hair » du temps, et s'annoncent comme une expérience décoiffante, d'autant qu'en marge du spectacle, vous pourrez vous faire couper les cheveux gratuitement au Théâtre de Liège, grâce à un salon éphémère, et que l'exposition du photographe Kelvin Konadu vous fera découvrir les portraits de barbiers locaux.

*Barber Shop Chronicles du 21 au 27/9 au Théâtre de Liège. Du 8 au 10/10 au Théâtre de Namur.*

**Pour faire danser ciseaux, tondeuses, rasoirs et autres brosses, douze comédiens, tous afrodescendants ont été choisis.** © STEF STESSEL

**Les comédiens s'imprègnent des codes, des mouvements, de l'atmosphère et des récits du salon Willy Benga.** © STEF STESSEL

des plaquages et du gel sur le côté, par exemple. C'était plus carré. Aujourd'hui, c'est plus déstructuré : on recherche quelque chose de plus décoiffé, avec plus de texture. »

*Aller chez le « barber », c'est une façon de prendre soin de soi. C'est pour se sentir bien, se sentir beau gosse*

**Spiros**
16 ans, client du salon Touns

Avant, le barbier s'occupait surtout de la barbe. Aujourd'hui, le *barber* traite surtout les cheveux. « C'est un métier qu'on n'apprend pas vraiment dans les écoles de coiffure, où on apprend la coupe aux ciseaux mais pas tellement les dégradés, le *taper*, la *hairline* », affirme JR, qui a d'ailleurs créé sa propre académie de formation à ce métier revisité et adapté à des jeunes garçons de plus en plus coquets. Et « créa'tifs ». Pardon ? On ne fait plus ce genre de jeux de mots capillaires sur les devantures ? Encore un truc de « boom'hair », quoi !

## **L'écrivain** Inua Ellams, de « Doctor Who » au Théâtre de Liège

*Vous finissez par rechercher des environnements où les gens vous ressemblent et vous écoutent sans vous juger en fonction de votre couleur de peau*

**Inua Ellams**
Dramaturge

**C.MA.**

Comme dans *Doctor Who*, célèbre série britannique dont il fut, en mai dernier, le premier homme noir à co-écrire l'un des scénarios, Inua Ellams, voyage dans le temps et l'espace. Pour ce faire, son vaisseau magique n'est pas un Tardis – cette improbable cabine téléphonique des années 60 – mais un bon vieux stylo avec lequel le poète et dramaturge anglais écrit des récits qui, comme le Tardis, ouvrent sur des univers sans frontières. Pour composer *The Barber Shop Chronicles* notamment, l'écrivain a navigué entre l'Europe et l'Afrique, de Lagos à Accra en passant par Londres pour aller à la rencontre d'hommes dans des salons de coiffure. De ces près de 60 heures de conversations enregistrées, l'auteur d'origine nigériane a fait une pièce d'1h45, jouée à guichets fermés au National Theatre en 2017 et 2018.

Nouveau bond dans le temps et l'espace puisque ses *Barber Shop Chronicles* sont aujourd'hui adaptées en français pour les scènes belges. Et même si l'on voyage cette fois à Kinshasa, Ouagadougou ou Bruxelles, le constat est le même : « Les endroits où les hommes se rassemblent sont souvent des lieux d'agressivité, que ce soit dans un stade, à la salle de sport, un circuit automobile ou un bar », observe l'auteur dans une interview donnée au Théâtre de Liège. « Et quand les hommes noirs sont dans ce genre d'endroit, il arrive qu'ils soient sujets à des attaques racistes, comme les footballeurs à qui on jette encore aujourd'hui des bananes. Mais si tu es un homme noir dans un salon de coiffure pour personnes noires, ces choses-là n'arrivent pas : tu es accepté parce que tu ressembles aux autres, tu ressembles à ton père, à ton oncle, à ton frère. On ne te juge pas. Voilà pourquoi ce sont des endroits sûrs. »

*Si tu es un homme noir dans un salon de coiffure pour personnes noires, tu es accepté parce que tu ressembles aux autres*

**Inua Ellams**
Dramaturge

**Ecouter sans juger**

Inua Illams avoue avoir puisé dans son vécu pour composer ce projet : « Parfois, je parle de la pauvreté dans la communauté nigériane, je parle souvent de la culpabilité du survivant, parce que j'habite maintenant au Royaume-Uni. Je ne suis plus avec eux là-bas, et je m'en sors mieux ici. Si je raconte ces choses-là à quelqu'un qui n'a pas eu cette expérience, il ne va peut-être pas comprendre ce que je dis. Il ne va pas pouvoir me donner des conseils, il ne va même pas savoir comment m'écouter, mais si je parle à quelqu'un qui vient de mon monde, alors tout est plus simple. »

Le dramaturge s'insurge notamment contre les systèmes de soins de santé : « Je remarque que beaucoup de professionnels de la santé – médecins, psychiatres – ne parlent jamais de nous, de notre culture... Et donc ils ne savent pas comment nous prodiguer des conseils. C'est au-delà de leur zone de confort, mais aussi au-delà de leur expérience. (...) Pendant le confinement, on a appris que des médecins aux Etats-Unis – aujourd'hui ! – apprennent dans les manuels que les personnes noires ont une tolérance à la douleur plus élevée que les personnes blanches ! (...) Voilà ce qui est enseigné encore aujourd'hui aux médecins (...) Comment pourrais-je leur faire confiance pour déballer mes sentiments ? C'est pour cela que vous finissez par rechercher des environnements où les gens vous ressemblent et vous écoutent sans vous juger en fonction de votre couleur de peau. »

## CONTACTS

**Caroline GONCE**
Collaboration artistique
c.gonce@theatredeliege.be
+32 4 344 71 82

**Audrey BROOKING**
Directrice de la programmation et de la diffusion
a.brooking@theatredeliege.be
+32 489 75 77 52

**Aline DEFOUR**
Responsable de production
a.defour@theatredeliege.be
+32 4 344 71 72

THÉÂTRE
DE LIÈGE

**Emy DOCQUIER**
Chargée de diffusion
e.docquier@theatredeliege.be
+32 4 344 71 98

**Elisa WEYMIENS**
Chargée de production et d'administration des tournées
e.weymiens@theatredeliege.be
+32 4 344 71 79

**Baptiste WATTIER**
Régie générale
Wattier.baptiste@gmail.com
+32 472 32 24 78

**www.theatredeliege.be**